

Le Roman du **ROCK**

NICOLAS UNGEMUTH
préface de PHILIPPE MANŒUVRE



éditions du

ROCHER / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DU ROCK

NICOLAS UNGEMUTH

Le Roman du rock

« Le roman des lieux et destins magiques »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour
tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-268-07423-8

ISBN pdf : 978-2-268-00033-6

Préface

par Philippe Manœuvre

Ah ! les mouvements de jeunesse ! La pop des Beatles était devenue mod, puis garage rock, puis psychédélique rock et folk, puis blues rock, puis prog rock, puis hard rock, puis pub rock, puis punk rock, post punk, metal, gothique, ska, new wave, new romantics, grebo, grunge, britpop, neo metal, techno, que sais-je... À chaque époque, de jeunes journalistes à tempérament de hussards bouleversent la vision admise par le plus grand nombre pour sonner le tocsin d'un mouvement et célébrer l'irruption d'un autre.

On avait vécu cela plusieurs fois et cela se passait tout à fait régulièrement dans les colonnes de *Rock&Folk*, organe des rockers depuis 1966. Nicolas Ungemuth allait surgir non pas dans le courrier des lecteurs du magazine, comme tant d'autres. Il se matérialise un beau matin du mitan des années quatre-vingt-dix dans le bureau de la rédaction, casqué (Vespa), regard clair, mâchoire volontaire : le magazine pour lequel il écrit connaît des soucis économiques. Il nous offre ses services. L'époque est affreuse. Le suicide de Kurt Cobain a provoqué l'irréremédiable déliquescence du grunge. Nicolas Ungemuth arrive bien tard. Pour le reste du monde, la fête est désormais terminée. On remballe, on ferme, circulez. D'ailleurs, Johnny Cash est victime d'un malaise, littéralement face à lui, pendant l'une de ses ultimes interviews.

Qu'importe ! Lors de fréquents voyages aux States, Ungemuth cherche à sa manière la suite de l'aventure collective, en éclaireur. Un soir de Halloween, il se retrouve à Detroit pour assister à un concert de rap metal satanique. Le nom du groupe n'importe pas ici. La mégalopole s'embrace sur un mode apocalyptique. Devant ce spectacle dantesque, cette ultime illusion de décadence revendiquée, l'écrivain pointe et Ungemuth mute. Son style s'affirme. Retrouve les accents d'un Jean Lorrain décrivant les turpitudes des faubourgs parisiens pour rendre la folie de Detroit en une présentation géniale.

Sur ce coup d'éclat Gonzo qui devait plus à Paul Morand qu'à Hunter Thompson, Ungemuth décide d'arrêter les reportages et signe fin 2003 un papier d'anthologie dans *Rock&Folk*. Sujet : les 40 *pires groupes* de l'Histoire du Rock. Dans des notules burlesques écrites d'une plume trempée dans le proverbial vitriol, Ungemuth le polémiste pointe l'endroit où le bât blesse.

Toto, Yes, Duran Duran ou The Police, était-ce bien raisonnable ? Son papier fera un bruit dément. Trois mille fans de Yes ulcérés signent une pétition qui arrive en recommandé AR sur le bureau de notre saint patron.

Rock&Folk assume pleinement le geste de son furieux rédacteur. Que va faire ensuite Ungemuth ? À la surprise générale, il réclame la rubrique Rééditions, justement vacante. Ce n'est pas pour y prendre sa retraite. Là, en dix années pleines, chaque mois, Ungemuth passe l'histoire du rock au karcher. Droit d'inventaire et devoir de tri, de choix.

Certes, le rock semble devenu un département de l'industrie du spectacle. Sous l'influence des services marketing, cette musique ne défriche plus et se contente d'occuper sa niche ? Qu'à cela ne tienne... Le passé fécond regorge de nouvelles pistes à étudier derechef. Country funk ou psyché japonais,

pourquoi pas ? « *Vivre dans son temps, c'est bien mais s'y cantonner, c'est rater plein de belles choses dans une époque où tout est disponible* », explique-t-il.

Dans un double mouvement, Ungemuth ne cessera de vilipender certaines vaches sacrées du rock, UB 40, Dire Straits, U2, Coldplay, Queen, de réfuter notamment le prog et le jazz rock, le glam pompier ou le metal bourrin pour mieux remettre en avant un certain nombre d'artistes importants ou oubliés, voire les deux. Le système Ungemuth, puisqu'il en a un, est novateur en ce sens qu'il est fondé sur un respect du socle primordial : Elvis, Beatles, Who, Beach Boys, Kinks, Byrds, Rolling Stones sont évalués comme *fondamentaux* par celui dont le tout premier album acheté fut un Eddie Cochran, « vingt ans après la disparition du pionnier ». Dans ce passé merveilleux, tout ne passe pas !

Ungemuth est un polémiste et les lecteurs du *Figaro Magazine* (où il écrit aussi) en savent quelque chose. Mais il a une âme aussi ! Pour lui, comme pour nombre de jeunes fans de rock normalement dotés de deux oreilles, il est un paradis perdu : celui des sixties. S'il avait vécu cette époque, Ungemuth, on le sent, aurait rejoint les mods british en Vespa. Bourré de pilules exotiques, Captagon, Fringanor, serait allé danser toute la nuit au Casino de Wigan sur les derniers tubes Motown. À l'aube, aurait rallié la plage de Brighton au sein d'une meute de scooters rutilants de tous leurs enjoliveurs. Puis, après un petit déjeuner frugal, bière et speed, filer acheter le nouveau single des Who.

Mais les Jam ont abandonné la partie après un fameux concert d'adieu à l'Hippodrome de Pantin en 1982, sous un chapiteau où mods et skinheads s'empoignaient, pour un ultime et déjà nostalgique pugilat. Ungemuth en était, il sent d'instinct que les mouvements de jeunesse sont désormais dépassés. Depuis, il s'intéresse aux outsiders.

Armé de son indéfectible foi en la Musique, il n'a cessé de préciser sa vision, triant, exhumant, dénichant de grandioses albums inconnus mais ne ratant pas la dernière artiste cruciale, Amy Winehouse, choc phénoménal selon lui. Pour elle, il s'engage dans une bataille inédite, pourfendant sans relâche ceux qui traitaient la diva destroy d'artiste *rétro*.

Depuis Dada, on avait compris que tout système artistique repose à égalité sur des exécutions mais aussi des adulations. Celles d'Ungemuth sont des plus étranges. Elles font l'objet de ce livre et ont le mérite de remettre au goût du jour des choses peu vantées dans le grand supermarché de la culture. En vrac : Paul Weller, Syd Barrett, les Stones (de « Get Off Of My Cloud » à « Exile On Main Street »), The Small Faces, Richard Hawley, Sex Pistols, Gun Club, Specials, Motörhead, Cramps, Iggy Pop, disques Motown ou Immediate, premier album de MGMT, Jesus And Mary Chain, Billy Nicholls, Tom Waits, Neil Young, Nick Cave, Nick Drake, Karen Dalton, Velvet Underground (tendance John Cale). Enfin on terminera en précisant que Ungemuth perd notoirement toute nuance lorsqu'il évoque le groupe de Tucson Green On Red et son tranchant leader, le guitariste Chuck Prophet.

Effectuant ce travail de bénédictin, Ungemuth s'est attiré des détestations fondamentales. Mais aussi le respect profond de tous ceux qui savent bien que chaque vrai rock critic était un secoueur de cocotier, de Lester Bangs à Philippe Garnier. Un gars qui, viscéralement, attire l'attention générale sur le veau d'or qu'on voudrait faire passer pour voodoo. Aujourd'hui, le cocotier a pratiquement disparu, mais un dénommé Nicolas Ungemuth continue à secouer.

Respect.

Ajaccio,
15 août 2012.

*À mon père, qui n'a jamais compris
(et qui ne risque pas de s'y mettre, là où il est).*